

Erreur sur la personne? : Considérations liminaires pour une étude des écrits personnels en Suisse romande au XVIIIe siècle

Autor(en): **Rosset, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **67 (2010)**

Heft 4: **Le partage de l'intime : le journal de Louis-François Guiguer et les écrits personnels en Suisse romande**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-169846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Erreur sur la personne? Considérations liminaires pour une étude des écrits personnels en Suisse romande au XVIII^e siècle

par FRANÇOIS ROSSET

La publication du *Journal* de Louis-François Guiguer de Prangins ne doit pas être perçue comme un événement isolé, le résultat d'un heureux concours de circonstances qui aurait vu s'enchaîner en autonomie une série de miracles: la découverte d'un document, un engouement personnel, une énergie productive, des soutiens logistiques, des disponibilités providentielles et compétentes pour un résultat final de toute première valeur. Certes, ce sont bien ces éléments qui ont permis ensemble cette admirable publication, mais leur conjonction, les intuitions qui les ont sous-tendus et les disponibilités qui les ont rendus possibles doivent beaucoup à ce que l'on appellera «l'air du temps».

Il est important et symboliquement très cohérent que Philippe Lejeune ait été invité à figurer parmi les premiers commentateurs de ce *Journal*.¹ Chacun sait à quel point son nom est indéfectiblement associé au mouvement de réexamen de la littérature autobiographique au début des années 1970, puis à l'amplification spectaculaire de l'intérêt pour tout ce patrimoine qu'on classe aujourd'hui sous l'étiquette des écrits du for privé.² Même ici, au pays de Rousseau, de Benjamin Constant ou d'Amiel où l'expression du moi a toujours suscité un intérêt tout particulier, personne, hors des archivistes et quelques initiés, ne se doutait de l'abondance, de la diversité, de la richesse des documents de ce type conservés dans les fonds publics et privés.³ Les études réunies ici sont révélatrices à cet égard: toutes mettent au jour un certain nombre de journaux, chroniques, notations de formes diverses, issues de plumes modestes ou considérables, gauches ou exercées, naïves ou instruites, autant de documents conservés et classés, mais qui n'avaient pas retenu l'attention jusqu'à nos jours. Le *Journal* de Guiguer se voit aujourd'hui attribuer fort légitimement le statut de phare, mais on voit qu'il éclaire toute une série de recherches en cours, de réexamens et réhabilitations, comme de nouveaux instruments méthodologiques et conceptuels. Il rappelle en outre, en en soulignant l'importance, certaines publications du même ordre réalisées plus ou moins récemment, comme l'édition du *Journal* du pasteur Théophile-Rémy Frêne publié par la Société jurassienne d'Emulation sous la direction d'André Bandelier.⁴

Une spécialité suisse au temps des Lumières?

Dans le même temps, les études dix-huitiémistes, d'abord marquées par une vision homogène des Lumières, ont suivi un net infléchissement vers un examen plus détaillé des particularités régionales qui ont affecté ce mouvement. L'Europe des Lumières n'est plus vue aujourd'hui comme un monolithe épistémologique et idéologique, mais comme un ensemble, certes agité par les mêmes pulsions dominantes et relativement cohérent, marqué pourtant en premier lieu par une grande variété d'accents, de nuances et même de singularités.⁵ C'est ainsi que se sont développés ces vingt dernières années des travaux importants qui ont permis de mieux comprendre l'apport spécifique des Lumières helvétiques dans cette constellation européenne et surtout les conditionnements qui permettent de parler d'une coloration proprement helvétique apportée par les savants et les penseurs au concert intellectuel du XVIII^e siècle européen.⁶

C'est dans ce double contexte que s'impose une première interrogation: ce foisonnement d'écrits personnels produits en Suisse romande au temps des philosophes et dont on est en train de découvrir avec stupéfaction le volume et la richesse, devrait-il quelque chose à cette tonalité locale reconnue aujourd'hui aux Lumières de nos régions? Y aurait-il eu une propension particulière à produire des écrits personnels au pays de l'*Encyclopédie d'Yverdon*? Le protestantisme, le républicanisme, l'absence d'une sociabilité de cour, le morcellement politique, culturel et géographique,⁷ reconnus habituellement pour les déterminants principaux (mais de loin pas exclusifs) de l'espace intellectuel helvétique au XVIII^e siècle, pourraient-ils être tenus aussi pour des facteurs propres à susciter une quantité et une qualité particulière de ce genre d'écrits? Sans parler de Jean-Jacques Rousseau, affecté couramment du statut d'«inventeur» de l'autobiographie moderne, mais qui pourrait aussi être vu, au besoin, comme le produit le plus abouti d'un conditionnement culturel particulièrement favorable aux épanchements de la subjectivité.

Derrière ces questions se profile, on le voit bien, la tentation d'un examen clair et rassurant qui livrerait des clés à usage multiple, des faisceaux d'explications bien liées,

un tableau où les ombres auraient cédé devant les feux de l'évidence. Après tout, il ne semble pas absurde, à première vue, d'associer au protestantisme des vellétés d'épanchement intime des individus, d'imputer aux frontières de toutes natures qui s'érigent de partout une tendance à se dire soi-même dans un univers limité, de considérer que la culture républicaine pourrait favoriser l'accomplissement chez les humbles d'activités réservées ailleurs aux nantis de l'instruction, de penser enfin qu'un paysage littéraire moins marqué par l'empire des conventions littéraires renforcées par les cercles dominants pourrait inspirer une certaine liberté de forme propice à l'expression spontanée du moi.

Cependant, ces explications trop évidentes se défont dans la mesure même où s'enrichit l'information sur les pratiques de l'écriture du moi et sur les objets textuels qui en résultent. D'abord, il n'est pas vrai que la Suisse romande aurait produit, au temps de Guiguer et du pasteur Frêne, une quantité extraordinaire de journaux et autres notations personnelles. Car la densification des recherches dont il a été question plus haut touche pareillement les différentes régions de l'Europe, avec des résultats tout aussi spectaculaires, et l'on sait bien aujourd'hui qu'il ne se passe plus de semaines sans que réapparaisse ici ou là de nouveaux documents.⁸ Rien ne permet plus de dire aujourd'hui, sous le patronage opportun de Rousseau et d'Amiel, qu'on aurait écrit davantage sur soi-même dans nos régions que dans les pays voisins ou lointains. Et même si cela devait finalement être avéré par preuve statistique, il faudrait toujours tenir compte du fait incontestable que nos archives n'ont pas eu à essuyer depuis des siècles toutes les tempêtes qui ont généré tant de destructions dans la plupart des pays d'Europe.

Multiplicité de formes–homogénéité de contexte

Par ailleurs, la diversité tout de même extraordinaire des documents dont nous parlons nous empêche à l'évidence de les réunir en un seul ensemble qui serait le produit d'une même série de déterminations. En vertu de quelle volonté de clarification serions-nous en droit de fourrer dans une seule besace portée par une même combinaison d'explications la notation des pensées nocturnes du petit libraire genevois Pierre Frémont, les soixante-trois ans de journal continu du modeste pasteur de village Frêne dans le Jura bernois, le mémorial tout aussi ample du magistrat lausannois Polier de Vernand, les divers écrits autobiographiques de Charles Bonnet, les journaux chinois et genevois de Charles de Constant, les carnets de notes du Doyen Bridel (fig. 1), les journaux à plusieurs mains tenus à Genève dans la famille du médecin Louis Odier, ainsi que les «confessions» rédigées solitairement par lui-même, l'immense documentation familiale et personnelle tenue par Catherine de Sévery, née Chandieu, dans le prolongement des notations de Mmes de Villars ses

tantes, avant que sa fille Angletine ne prenne le relais à la fin du siècle ou encore ce fameux journal de Guiguer de Prangins, baron provincial éclairé? Et je ne parle même pas des livres de raison, ni des extraits de lectures et *Silvae rerum*, ni des notations de voyage, ni des journaux de campagnes militaires, ni des autoportraits ou récits de soi prescrits à fins pédagogiques ou d'édification religieuse. Sauf l'argument géographique dont on voit bien qu'il n'a plus guère de portée pour justifier l'ensemble, on pourrait très bien associer à cette liste, pour en souligner l'éclectisme, le journal philosophique tenu dans les années 1740 par Eliza Lucas, une jeune fille de planteur en Caroline du Sud, ou le livre de la famille Zawisza en Lithuanie et mille autres exemples issus des quatre coins du monde. La Suisse, ici, ne fait que refléter une même réalité qui apparaît toujours plus nettement avec les progrès de la recherche: partout on a écrit de soi et sur soi, partout on a produit et reproduit, dans ces pratiques d'écriture, les formes les plus diverses aux contenus les plus divers, dans les milieux les plus divers.

C'est donc en se tournant vers le contenu de textes écrits dans un même espace que l'on peut espérer pouvoir cueillir les traces d'une certaine parenté dans l'évocation d'un même milieu, d'une homogénéité contextuelle; il apparaît alors à l'évidence que ce n'est pas le contexte qui pourrait expliquer ces écrits, mais plutôt le contraire. Là, bien sûr, il n'y a rigoureusement rien de nouveau. A ses plus belles heures, l'histoire locale a toujours puisé dans ce type de documents les anecdotes, les petits faits, les traces de la vie au quotidien. C'est la chasse à ces pépites qui a justifié le traitement plus que déplorable qu'on a le plus souvent infligé à ces sources trop longtemps connues, quand elles l'étaient, à travers de vagues extraits découpés sans le moindre souci documentaire ni philologique. Quand il sera possible d'accéder, sous une forme ou une autre, à ces documents dans leur intégralité, il apparaîtra non seulement qu'il continue de nous renseigner sur la réalité de la vie dans les villes et campagnes de nos contrées au XVIII^e siècle, mais on y trouvera également de quoi réfléchir plus profondément sur la pratique même de cette écriture du for privé comme sur les conceptions qu'elle révèle du sujet humain. C'est exactement la double récompense qui attend le lecteur du *Journal* de Louis-François Guiguer de Prangins ou de celui de Théophile-Rémy Frêne.

Documents personnels

Que pouvons-nous attendre de telles enquêtes? Elles nous pousseront très probablement à nous interroger d'abord sur le sens qu'il convient de donner à l'adjectif «personnel» qui est utilisé pour qualifier ces écrits. Qu'auraient-ils donc de personnel en dehors de cette dimension qui va de soi et qui découle de ce projet qu'un sujet particulier, dans un lieu et un temps donnés, décide de mettre

en œuvre pour prendre note régulièrement de ses propres expériences de diverses natures, de son rapport au monde et à soi-même? On aurait sans doute tort de penser que c'est là, dans ce que cette écriture aurait d'«autobiographique» (à supposer qu'on se soit entendu sur le sens

par le jeu d'aléas dont l'histoire s'est plu à multiplier les formes. Car ce qui caractérise la plus grande partie de ces documents, c'est qu'ils ont été destinés à une conservation privée régie par des stratégies diverses, mais toujours orientées par le principe de la transmission du patrimoine

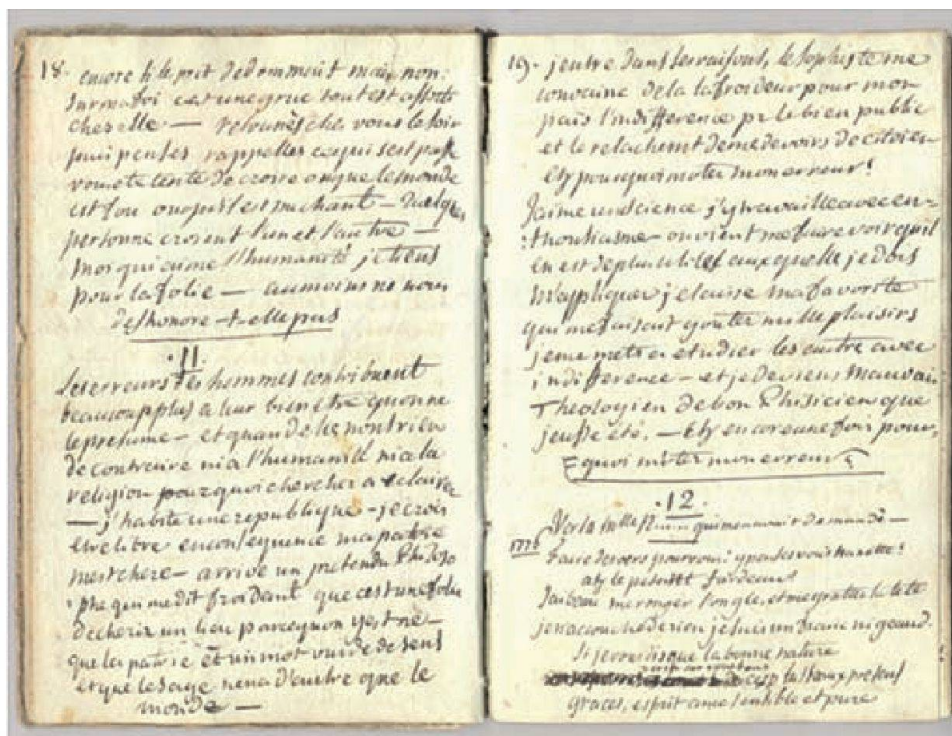


Fig. 1 Pages du carnet de notes de Philippe-Sirice Bridel, «Mes passetems», où le «Doyen» consignait sans ordre des réflexions personnelles sur le monde et sur soi-même, des brouillons de vers ou des poèmes entiers. Bibliothèque de Genève, Ms. suppl. 689, p. 18-19

à donner au terme) que se trouve contenue toute la réponse à notre question. En réalité, les travaux actuellement en cours, qui procèdent encore de la recherche au sens le plus concret, nous mettent d'abord en face d'objets qui ont été produits, réunis et maintenus en collections, conservés, transmis par héritage, trop souvent perdus, dispersés ou détruits, parfois vendus, d'autres fois sauvés par des legs aux institutions publiques de conservation. Chacun de ces documents a une histoire passionnante à raconter, celle de liasses, de cahiers, de volumes reliés qui n'avaient aucune raison d'arriver jusqu'à nous pour entrer dans l'espace public, mais qui y sont arrivés

individuel ou plus souvent familial. Il ne me paraît pas aberrant de voir dans cette donnée consubstantielle aux objets eux-mêmes une partie du sens qu'on peut conférer à la dimension «personnelle» de ses écrits.

On pourrait objecter non sans raison que c'est justement à cause de cette incertitude sémantique qu'on a souvent préféré parler de documents privés, plutôt que de documents personnels. Mais je me demande si cette difficulté ne tiendrait pas à une erreur, une erreur sur la «personne». Et c'est là que nos documents, non plus seulement dans leur histoire et leur matérialité, mais aussi dans leur forme discursive et rhétorique comme dans leur

contenu peuvent nous aider à avancer un peu sur cette piste.

L'interrogation que l'on peut formuler sur la «personne» n'est pas séparable d'un certain nombre de certitudes que véhicule l'histoire des écrits du moi, de l'«autobiographie». Parmi celles-ci, il y a cette opinion commune reposant sur une conception moderne du sujet humain centrée sur le primat de l'intellect, des sentiments, des émotions, de la conscience avec ses arrière-fonds. C'est dans cette optique que s'opère le découpage historique standard qui intervient justement à la fin du XVIII^e siècle et qui sépare les temps d'un *je* contenu tout entier dans le champ des agissements, des temps d'un autre *je*, toujours plus enclin à s'épancher sur ses émotions, ses doutes, ses souffrances, les errances de sa vie intérieure, un *je* qui s'objective lui-même et qui devient *moi*.

Bien sûr, ce n'est pas ici le lieu de discuter les fondements de ce découpage. On peut cependant constater, par exemple à la lumière du *Journal* de Guiguer de Prangins ou de ceux des trois générations de dames Chandieu-Sévery,⁹ à quel point le sujet du discours se dérobe devant cette question fondamentale: qui parle? Chez Guiguer, nous trouvons un sujet qui parle de lui même d'abord à la troisième personne («l'écrivain du journal», le malade», «le journaliste», «il») ou à une première personne du pluriel qui n'a rien de rhétorique, puisqu'on apprend rapidement que la plume passe de main à main et que la fonction du «journaliste» est assumée tout à tour par Guiguer lui-même ou par son secrétaire, puis, lorsqu'elle sera entrée dans sa vie, par son épouse Matilda. Mais déjà avant cet événement, le journal a tout à coup intégré, dans la cinquième année de son déroulement (en 1776) un nouveau régime de parole reposant enfin sur la première personne du singulier: c'est l'apparition du *je*, mais un *je* toujours mêlé à ses substituts en écriture comme à la vie communautaire qui est principalement décrite. Il n'y a pas les mêmes glissements discursifs dans les notations de Catherine de Charrière de Sévery, puis de sa fille Angletine; ce sont des propos clairement assumés par un *je* identifié et singulier, mais un *je* qui commence par réassumer le discours de la génération précédente (les tantes de Catherine, puis Catherine elle-même par rapport à Angletine). Dans un cas comme dans l'autre, la voix

comme organe d'expression de la personne est un flux qui entraîne et conjoint plusieurs individualités, comme le signe d'une singularité partagée. *Je* n'est pas un autre, il est moi avec les quelques autres qui parlent pour moi quand je me tais et qui font ainsi de mon identité une valeur collective. Ce sujet rendu par le discours consubstantiel à ses substituts met en lumière un élément central de ce qui nourrit sa propre conscience de soi-même, sa propre «personnalité»: un ancrage familial, voire dynastique, matérialisé dans la solidité des demeures qui se transmettent de génération en génération et qui abritent au fil des décennies et parfois des siècles, du mobilier, des livres, des papiers, signes d'une mémoire privée, mais collective, qui se transmettent par voie d'héritage, quitte à se trouver détournés un jour de leur milieu pour essuyer toutes sortes d'accidents, de la destruction à la dispersion, quand ce n'est pas l'aboutissement salvateur – mais aliénant jusqu'à un certain point – dans les archives et collections publiques.

Il faut se garder de négliger cette cohérence foncière qui relie l'histoire matérielle de ces documents associée directement aux conditions de leur conservation et le régime de la parole qui s'y exprime en révélant une conception de la «personne» qui ne se suffit pas à elle même dans l'expérience unique et singulière d'un individu, mais se décline plutôt comme une position partagée et reproductible au sein d'une communauté plus ou moins restreinte. C'est pourquoi on se tromperait en cherchant, dans ces documents, les prémisses de cette littérature intime des temps modernes ou en les dévalorisant parce qu'on n'y trouverait pas ce que l'on y cherche. Pratiquement à la même époque, deux représentants d'une même famille produisirent des journaux qui illustrent parfaitement cette différence entre deux régimes de la subjectivité; entre les notations de Charles de Constant, dit le Chinois et les *Journaux intimes* de son cousin Benjamin,¹⁰ il n'y a presque pas de différence chronologique, mais un océan les sépare, celui où le moi agissant dans le monde en assumant toutes les fonctions qui lui sont assignées, se concentre, se distille dans une parole adressée à son seul énonciateur et portée exclusivement par le souci de soi.

NOTES

- ¹ Voir son importante contribution dans le présent volume.
- ² C'est en particulier l'équipe de recherche du CNRS dirigée par Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu et éditrice d'importantes publications sur le sujet qui a permis de fixer, à la suite des travaux de Madeleine Foisil, cette expression dans le champ de la langue française (www.ecritsduforprive.fr).
- ³ On peut signaler plusieurs interventions de Jean-Daniel Candaux incitant les chercheurs de notre région à s'intéresser à ces sources; voir notamment sa contribution dans ALAIN DUBOIS/ANNE HOFMANN/FRANÇOIS ROSSET (éd.), *Les conditions de la vie culturelle et intellectuelle en Suisse romande au temps des Lumières* (= Annales Benjamin Constant 18/19), 1996, p. 17–19.
- ⁴ THÉOPHILE RÉMY FRÈNE, *Journal de ma vie*, éd. par ANDRÉ BANDELIER et al., Porrentruy/Bienne 1993, 5 vol.
- ⁵ Après les études fondamentales d'auteurs comme PAUL HAZARD, PIERRE CHAUNU, ULRICH IM HOF, des ouvrages plus récents ont définitivement imposé cette perspective; par exemple: VINCENZO FERRONE / DANIEL ROCHE (éd.), *Le Monde des Lumières*, Paris 1999. – MICHEL DELON (éd.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris 1997. – TIMOTHY CHARLES WILLIAM BLANNING, *The Eighteenth Century Europe 1788–1815*, Oxford 2000.
- ⁶ Voir les publications de la Société suisse pour l'étude du XVIII^e siècle «Travaux sur la Suisse des Lumières», en particulier PATRICK COLEMAN / ANNE HOFMANN / SIMONE ZURBUCHEN (éd.), *Reconceptualizing Nature, Science, and Aesthetics. Contributions à une nouvelle approche des Lumières helvétiques*, Genève 1998. – MICHAEL BOEHLER / ÉTIENNE HOFMANN / PETER H. REILL / SIMONE ZURBUCHEN, *Republikanische Tugend. Ausbildung eines Schweizer Nationalbewusstseins und Erziehung eines neuen Bürgers*, Genève 2000.
- ⁷ Sur ce dernier point qui n'a guère été commenté jusqu'ici, je me permets de renvoyer à FRANÇOIS ROSSET, *Tout a des limites en ce pays, y compris la révolution*, in: CHRISTIAN SIMON (éd.), *Blicke auf die Helvetik*, Bâle 2000, p. 51–66.
- ⁸ Voir notamment JEAN-PIERRE BARDET / ELISABETH ARNOUL / FRANÇOIS-JOSEPH RUGGIU, *Les Ecrits du for privé en Europe du Moyen Age à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, Bordeaux 2010.
- ⁹ Voir MME ET M. WILLIAM DE SEVERY, *La Vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIII^e siècle. Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis*, Lausanne/Paris 1911–1912. – ANNE-MARIE LANZ, *Dans le fleuve de l'oubli: journal de Catherine de Charrière de Sévery*, mémoire de Master dactylographié, Université de Maryland (USA), 2008.
- ¹⁰ Les journaux de Charles de Constant sont conservés au département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève. Pour les *Journaux intimes* de Benjamin Constant, on consultera de préférence l'édition donnée par PAUL DELBOUILLE dans les *Œuvres complètes de Benjamin Constant*, série *Œuvres*, vol. VI et VII, Tübingen 2002 et 2005.

PROVENANCE DE L'ILLUSTRATION

Fig. 1: Bibliothèque de Genève.

RÉSUMÉ

Dans un contexte favorable à l'étude des egodocuments de toutes sortes et propre à un examen différencié des Lumières européennes, il est sans doute opportun de se poser la question de savoir si l'abondance de cette littérature personnelle en Suisse au XVIII^e siècle relève ou non de ces spécificités toujours mieux connues des Lumières helvétiques. La réponse, on s'en doute, est nuancée. Elle propose d'abord de reconsidérer les quelques idées reçues qui permettraient d'établir un lien cohérent entre l'atmosphère intellectuelle de la Suisse et l'écriture personnelle. Ensuite, il s'agit de montrer que la question essentielle qui se pose ici n'est pas tant de savoir s'il y a réellement originalité dans l'abondance de ces écrits en Suisse (originalité largement mise en doute), mais de chercher à comprendre le rapport entre l'histoire de la conservation patrimoniale de ces documents et la conception de la personne humaine qu'ils véhiculent. L'invitation est donc faite à une lecture recontextualisée de la première personne, marque rhétorique propre à ce corpus si vaste et si divers.

ZUSAMMENFASSUNG

Die Ausgangslage für die Erforschung von Selbstzeugnissen verschiedenster Art ist heute sehr günstig und geeignet für eingehende Studien zur europäischen Aufklärung. In diesem Zusammenhang stellt sich die Frage, ob die grosse Zahl solcher Dokumente in der Schweiz des 18. Jahrhunderts eine spezifisch schweizerische Ausprägung der Aufklärung erkennen lassen. Die Antwort ist vielschichtig. Zunächst wären einige gewonnene Vorstellungen zu hinterfragen, die es erlauben würden, zwischen dem in der Schweiz herrschenden Geistesleben und den Aussagen der Selbstzeugnisse eine kohärente Verbindung zu schaffen. Dann ist darauf hinzuweisen, dass nicht die Fragen nach Eigenständigkeit und Originalität der in der Schweiz so zahlreichen Schriften dieser Gattung im Vordergrund stehen sollten, sondern der Versuch, die Beziehung zwischen der Überlieferung dieses Patrimoniums und dem Bild der jeweiligen Person, das die Dokumente vermitteln, zu verstehen. Die Aufforderung besteht, bei der Lektüre der Selbstzeugnisse das Ich der jeweils schreibenden Person, die für diese Gattung typische rhetorische Form, nach seinem Kontext genau zu hinterfragen.

RIASSUNTO

La situazione di partenza per condurre delle analisi di documenti personali di vario genere è attualmente molto favorevole e adatta agli studi approfonditi sull'età dei Lumi. In questo contesto si pone la domanda, se la notevole quantità di tali documenti presenti nella Svizzera del XVIII secolo lascia intuire delle caratteristiche specificatamente svizzere dell'illuminismo. La risposta deve tenere conto di diversi aspetti. In un primo momento, dovrebbero essere riconsiderate alcune convinzioni acquisite in precedenza. Questo primo passo consentirebbe di stabilire un collegamento coerente fra l'ambiente intellettuale e i contenuti dei documenti personali. Successivamente, si tratta di sottolineare che la domanda essenziale non è quella relativa all'identità e all'originalità delle numerose opere di questo genere presenti nel nostro Paese, ma quella concernente il tentativo di stabilire un rapporto fra la storia di questo patrimonio e l'immagine della persona veicolata dai contenuti dei documenti. Il saggio invita pertanto a una lettura critica di questi documenti personali, scritti dai loro autori nella prima persona singolare, una forma caratteristica per questo genere di testo.

SUMMARY

The current tendency to study personal testimonials of all kinds is useful when doing research into the period of Enlightenment in Europe. The prolific production of such documents in 18th-century Switzerland offers the opportunity to ask whether there was a specifically Swiss form of Enlightenment. The answer is undoubtedly complex. One must first look into received ideas that would permit establishing a coherent link between the prevailing intellectual atmosphere in Switzerland and personal writings. Secondly, the originality of these abundant writings is not the primary concern. It is more important to try to understand the relationship between the historical implications of these writings and the image of the person that is conveyed therein. In studying the testimonials, the challenge lies in determining the contextual situation of the first person narrator — a rhetorical device that typifies this genre.